

Atelier philo

Enjeux philo

Il nous arrive à tous d'utiliser les expressions suivantes : « Tu vois ce que je veux dire », « Tu ne peux pas comprendre », « Je me comprends »...

Est-ce une façon d'exprimer notre incapacité à traduire notre pensée en mots, les mots sont-ils impuissants à traduire nos sentiments, ou alors est-ce la faute à l'autre, aux autres s'ils ne savent pas comprendre ?

Quel lien existe-t-il entre la pensée et les mots ? La mise en évidence de cette problématique nous amène à poser les questions suivantes :

Peut-il y avoir une pensée claire là où il n'y a pas d'expression et cette pensée ?

Peut-on être conscient de nos pensées si elles ne sont pas verbalisées ?

L'homme ne pense-t-il que parce qu'il parle ?

Dans quelle mesure le langage contribue-t-il à la formation de la pensée ?

Le premier point à considérer est la relation entre le vécu et le langage. Le vécu est-il la même chose que la pensée ? Il est clair que je n'arrête pas de penser toute la journée ce qui inclut le fait de beaucoup verbaliser, mais j'en prends conscience lorsque je réfléchis, lorsque par exemple, j'ai des idées... et on ne voit pas très bien comment une idée pourrait être pensée sans des mots, sans un langage. Le vécu n'est pas toujours verbalisé. Il arrive qu'il ne le soit pas. C'est par exemple le cas des sentiments. Quand j'aime, quand je suis triste, le sentiment est là de lui-même, il surgit et n'a pas été provoqué par le langage. Ce que j'éprouve ne vient pas des mots que je mettrai plutôt ensuite dessus pour expliquer ce que j'éprouve. D'ailleurs, si mon langage est maladroit, si je ne sais pas mettre les mots justes, cela n'empêchera pas le sentiment d'advenir de lui-même. Il me faudra trouver les mots pour le dire. Il y a donc un passage à l'expression du vécu à travers le langage qui fait qu'il est impossible de réduire l'un à l'autre.

Ce passage du vécu à son expression dans le langage, d'un point de vue logique, va :

a) depuis l'immédiat vers le médiat. Le vécu c'est l'immédiat de ce qui est éprouvé, tandis que le langage est par définition un médiateur de la communication, un intermédiaire. Il ne saurait être aussi intime que le vécu.
b) du singulier au général. Le langage en effet est du côté de ce qui est général, tandis que le sentiment est dans le singulier.

c) du subjectif vers l'objectif. Ce que je suis, c'est une subjectivité et le langage se présente à moi comme un élément qui fait déjà partie du monde et qui m'oblige à une objectivité.

Tant que je ne me suis pas exprimé(e), je reste dans le flou de ma pensée, de mes sentiments, de mes émotions. S'exprimer, c'est une façon de sortir du moi pour prendre

conscience de sa propre pensée à travers les mots. De là suit que toute tentative pour définir la pensée indépendamment du langage mènera à l'échec. Il serait illusoire de croire que l'on puisse formuler une pensée ayant un contenu précis sans recourir à des mots. Dès l'instant où il y a pensée, où la pensée veut entrer dans l'ordre du communicable, elle se doit de se mouler dans des mots et elle n'existe même qu'à partir du moment où elle a trouvé sa formulation dans des mots. On peut continuer à différencier deux formes de la pensée, une pensée immédiate et une pensée réfléchie. Mais il serait illusoire de croire que la pensée sous sa forme réfléchie puisse se passer des mots. Elle n'existe que dans les mots. Que se passe-t-il, par exemple, pour celui qui ne dispose que d'un vocabulaire très limité ? Peut-on avoir une pensée complexe, précise, nuancée, sans un langage complexe, précis, nuancé ? L'instruction passe justement par l'acquisition d'un langage et plus ce langage est riche plus la pensée peut-être riche. La pensée ne devient précise que lorsqu'elle trouve le mot. Je ne suis conscient de ce que je pense que lorsque je suis capable de le formuler, de l'explicitier dans des mots. Si je n'ai pas de mots, si je suis incapable de trouver mon chemin dans l'expression, puis-je prétendre avoir conscience de ce que je pense ? Il faut avouer que non. Je ne sais pas ce que j'ai dans la tête, pas plus que je ne sais où commencent mes pensées, ni où se terminent celles d'autrui.

Questions philo

Le langage peut-il exclure certaines personnes ? Si oui, pourquoi ?

Peux-tu communiquer avec des personnes qui n'utilisent pas les mêmes mots que toi ?

Pourquoi chaque profession possède-t-elle « ses mots » ?

As-tu parfois l'impression qu'à l'école on te parle une langue que tu ne comprends pas ? Et à la télévision ?

Pourquoi ?

Atelier philo

Enjeux philo

Le vécu est original, singulier. Le langage, ne peut traduire cette originalité, cette singularité. Il fournit donc d'abord des étiquettes commodes pour caractériser ce qui est, des étiquettes posées surtout dans le but d'entrer en relation avec autrui. Si l'amour est différent pour chacun, le mot amour est le même pour tous. Le langage est fait de banalités utiles pour la communication, il n'est pas d'abord fait pour l'expression subtile des nuances du vécu. Pour qu'il soit à la hauteur de l'expression du vécu, il faudrait qu'il dispose d'autant de nuances qu'il peut y avoir de degrés subtils dans les sentiments. Mais demander autant de mots que de nuances singulières, reviendrait à multiplier les signes à l'infini. Cela ferait trop de mots à utiliser, et quand bien même d'ailleurs nous arriverions à composer un tel langage, il resterait incompréhensible pour les autres !

Communiquer c'est mettre en commun des informations. Mais cela ne peut s'effectuer que sur la base minimale d'un code – langage parlé, gestes, morse... – partagé par les personnes en situation de communication. Cette base commune peut être plus ou moins riche selon que les références des personnes, en termes de représentations mentales et d'imaginaire, soient les mêmes ou non, soient largement partagées ou presque pas. Ainsi, plus les cadres de références des individus possèdent des atomes crochus, moins ceux-ci doivent expliciter leurs propos. Ils peuvent alors se contenter d'un « tu vois ce que je veux dire » supposant que l'autre comprend implicitement le déploiement de leurs idées.

La communication c'est donc également une affaire de relations. En effet, les modalités du discours sont infinies et complexes. Ce qu'on dit ne correspond pas forcément à ce qu'on a dans la tête (cf. illu). Complicité, intimité vont donc de paire avec une information plus transparente, ou plus évidente, dans la mesure où les individus se connaissent mieux et peuvent décoder les sous-entendus. Dès lors la communication peut tout-à-fait « se passer de commentaires ». À l'inverse, des individus à l'éducation, à la culture, à l'origine socio-économique radicalement différentes, ne pourront s'entendre qu'en fournissant des « sous-titres » à leurs propos, des explications sur leurs pensées. Or savoir préciser sa pensée, savoir se décentrer et prendre conscience des différences de points de vue existant entre soi et autrui, savoir les problématiser (les articuler sous forme de problème), sont des gestes proprement philosophiques et constituent un enjeu de taille pour dissoudre les malentendus et améliorer la communication entre personnes, peuples ou cultures ne partageant pas les mêmes représentations mentales.

Quoi qu'il arrive, dans tout acte de communication c'est la relation qui englobe l'information, qui lui donne son sens d'interprétation. Parfois l'information est minime parce que le but de la communication n'est autre que la relation elle-même. Un « bonjour, comment ça va » signifie moins souvent qu'on se demande réellement comment va la personne que le fait qu'on a conscience d'elle et qu'on reconnaît sa présence dans le but d'entretenir la relation. Ne pas le faire reviendrait à exclure la personne, à la rejeter. L'exclusion peut également prendre la forme d'un jargon spécialisé qui empêche le non-initié de s'intégrer. Le fait de ne pas expliciter ce qu'on dit communique à l'autre qu'on ne veut pas de lui, qu'on se croit supérieur à lui, qu'on ne le connaît pas, ou encore qu'on ne souhaite pas le connaître.

Prendre conscience que les autres ne voient pas ce que l'on veut dire, arriver à reformuler pour que tout le monde ait accès à ses représentations sont des enjeux philosophiques importants pour un mieux vivre ensemble où l'on cherche réellement à s'écouter.

Questions philo

- Les mots peuvent-ils tout dire ?
- Peut-on traduire toutes les images en mots ?
- Les mots amènent des images, mais pourquoi ces images sont-elles différentes pour chacun ?
- Les mots te donnent-ils parfois du fil à retordre ?
- Quelles distinctions peut-on faire entre un mot et une expression contenant ce mot ? Quelles ressemblances y a-t-il entre les deux ?
- Le langage peut-il exclure certaines personnes ? Si oui, pourquoi ?
- Peux-tu communiquer avec des personnes qui n'utilisent pas les mêmes mots que toi ?
- Pourquoi chaque profession possède-t-elle « ses mots » ?
- As-tu parfois l'impression qu'à l'école on te parle une langue que tu ne comprends pas ? Et à la télévision ? Pourquoi ?
- Comment voir ce qui n'existe pas ?
- Quelle est la différence entre un dessin et une photo ?
- Une partie d'un objet est-elle suffisante pour imaginer l'objet en entier ?
- Comment voir ce que nos yeux ne voient pas ?
- Comment voir ce qu'on sent ?
- Peut-on penser sans mots ?
- Peut-on penser sans images ?
- Peut-on voir des images sans voir ?
- Peut-on dire ce qu'on pense si on n'a pas les mots pour le dire ?

Leçon

...✚ Réflexion

Les enseignants éprouvent souvent des difficultés à enseigner la grammaire : cerner la matière, comprendre la logique des règles pour les formuler avec rigueur, simplifier pour mettre à la portée des enfants sans trahir... Dans la démarche de Philéas & Autobule, nous invitons ici à « discuter grammaire », à questionner la nomenclature, à mettre les notions sur la sellette. Cette activité de « penser la grammaire » peut être introduite à tout moment : face à un texte littéraire, pour préparer à une écriture ou pour la travailler. Les élèves peuvent être associés aux objectifs de ce travail si on leur explique que faire de la grammaire c'est comprendre le fonctionnement de la langue, que durant ces moments on ne peut pas séparer grammaire – orthographe – vocabulaire – conjugaison, qu'au contraire on débusque les liens entre ces mécanismes, qu'il ne s'agit pas de contrôler des connaissances et d'avoir peur de commettre des erreurs, qu'au contraire les erreurs sont intéressantes, qu'elles montreront à quoi il faut mieux réfléchir.*

...✚ Préparation

L'enseignant peut travailler sur la BD seulement mais l'intérêt d'un texte qui ne reprend que les phrases place la classe devant la difficulté de comprendre et fait découvrir la nécessité des « embrayeurs » dans un récit (tandis que la BD offre le décor, comme dans la réalité ou au théâtre). Les enfants devraient pouvoir faire un va-et-vient entre la bande dessinée de Théo et Nina et son texte (voir annexe 1)

...✚ Déroulement

Jouer l'histoire de Théo et Nina :

Deux élèves (ou quatre, en partageant l'histoire en deux) jouent la scène du dialogue entre Théo et Nina. Les élèves repèrent mieux qui dit quoi.

Identifier qui est on, je, tu :

« Essayons, comme Théo et Nina, de bien voir ce qu'on dit quand on dit des mots de la grammaire comme : *on, tu, je, tu, me...* ? ». « Pourriez-vous proposer quelques phrases sur notre vie en classe : Des phrases avec au moins un *JE* ? Avec *ME* ? Avec *ON* ? Avec *TU* ? ! ».

Remarquer que pour dire *JE* il faut parler de soi, que pour dire *TU* il faut parler à une personne (seule), qu'on dit *ON* pour parler d'un groupe.

L'enseignant propose de lire le texte sans la BD. Les élèves constatent la difficulté de s'y retrouver : heureusement que la scène a été jouée auparavant ! Conclure que ce texte est incomplet parce que des indications (embrayeurs) du récit sont absentes, qu'il faudrait ajouter par exemple : « Nina dit : », « Théo répond : » pour savoir qui parle et à qui, qu'il faudrait situer le lieu et décrire leurs actions.

Identifier des pronoms :

L'enseignant cible des pronoms du texte. (Il peut surligner le premier de chacun d'entre eux en invitant les élèves à repérer et surligner les autres.)

« Quel genre de mots avons-nous surligné dans ces phrases ? » « Pourquoi utilise-t-on souvent cette sorte de mots ? »

Les enfants remarqueront qu'il s'agit de mots-personnes de la conjugaison, de pronoms.

« Que veulent dire les « je » dans ces phrases ? Comment le savez-vous ? »

« Que veulent dire les « t' » ? »

« Dans les mêmes phrases, quels autres mots représentent Théo ou Nina ? » « Quel est l'effet d'ajouter « moi » ou « toi » ou un prénom dans la phrase ? »

« Que veulent dire les « on » ? » « Que pensez-vous de la conjugaison du verbe qui suit alors ? »

« Plus difficile : que veulent dire les « me » ? « Et les « ça » ? »

Varié oralement pour s'imprégner de l'usage des pronoms :

Élargir la compréhension en faisant varier les phrases :

« Si on jouait entre nous aussi. Je dessine au tableau ceci : - (À quoi ça vous fait penser ? » (Variantes : dessiner une tortue, un soleil, un orage...)

Un premier élève est amené à formuler en disant *ça, me, je, tu* ou *vous*. Éventuellement un second : « Qui voit ce dessin autrement ? » (tristesse ou colère par exemple).

Cela amène à varier intuitivement les pronoms avec des : *il* ou *elle, lui, moi*. Si plusieurs élèves donnent la même interprétation, l'enseignant peut amener à utiliser les *ils, elles, eux, leur, nous, vous...* simplement en variant les interlocuteurs.

Si les élèves tutoient l'enseignant, mettre en scène un interlocuteur adulte à vouvoyer.

L'enseignant marque des pauses pour faire généraliser et inférer, noter par exemple :

- Celui qui parle est le *JE*.

- Celui-ceux à qui il parle est le *TU-VOUS*.

- Le *VOUS* est utilisé fréquemment comme forme de politesse en français, au singulier !

- *JE* et *TU* sont renforcés par *MOI* ou *TOI* et aussi le prénom de l'autre (pour attirer son attention). Les formes accentuées qui étaient différentes au singulier (*MOI* pour *JE* / *TOI* pour *TU*) sont identiques au pluriel (encore *NOUS* / *VOUS* : ce qui donne des phrases « bégayantes » : nous, nous voyons... / vous, vous dites...).

- *ON* est souvent utilisé à la place du *NOUS*.

- *JE* et *TU* sont les « 1^{ère} et 2^e personnes de la conjugaison » utilisées ici parce que c'est un « dialogue ». (Le *JE* peut aussi être utilisé dans un récit où il représente le narrateur). Pour comprendre de qui il s'agit, il faut se

*Pour y réfléchir plus loin : Éveline Charmeux, Michel Grandaty, Françoise Monier-Roland, *Une grammaire d'aujourd'hui*, coll. Le français mode d'emploi, Sedrap 2003 (T1 Répondre aux questions des enseignants, T2 Étudier le fonctionnement des phrases et des mots, T3 Étudier le fonctionnement des phrases et des mots).

Fiche 6 Mots et communication

À PARTIR DE « J'AVAIS DESSINÉ SUR LE SABLE » PP.6-7 – « TAGADA, TAGADA, V'LA LES JEUX ! » PP.18-19 – « AMOUR, GLOIRE ET RPG » PP. 26-27

référer à la BD qui le montre « directement », comme si on assistait à la scène. C'est pour cela qu'on parle de « discours direct ».

Raisonnement logiquement :

« On dit que le JE est la 1^{ère} personne du singulier et que le NOUS est la 1^{ère} personne du pluriel : est-ce logique ? NOUS est-il le pluriel de JE ? »

« Et que TU est la 2^e personne du singulier et VOUS la 2^e personne du pluriel : VOUS est-il le pluriel de TU ? »

Découvrir que le NOUS désigne un ensemble INCLUANT JE tandis que le VOUS EXCLUT JE de cet ensemble.

Dessiner des petits personnages au tableau et les entourer pour figurer les ensembles qui font comprendre cette représentation. Proposer de former des phrases qui démontrent cette inclusion et cette exclusion.

- Transformer l'histoire en récit indirect pour utiliser IL, ILS, ELLE, LUI :

« Pourrait-on raconter cette même histoire, en écrire le texte, sans aucun JE ni TU ? »

Les élèves sont amenés à trouver une posture qui le permet. Par exemple, ils auraient assisté à la scène puis, « en différé », ils en feraient le « récit indirect » :

Théo et Nina se promènent à la plage. Nina propose de jouer à voir ce qu'on dit. Elle dessine un oiseau et elle demande à Théo ce qu'elle veut dire. Théo dit que ça lui fait penser à la liberté. Il trouve qu'un volcan fait penser à la colère...

« Quels mots viennent à la place des JE et des TU (et des me, moi, te...) ? ».

Remarquer que IL, ILS, LUI, ELLE « remplacent » les prénoms pour éviter la répétition. Ce sont des « mots de substitution ».

Pour observer les problèmes de choix de pronoms et d'accord que cela pose, faire écrire l'histoire. Travailler à partir de phrases choisies dans les textes des élèves, varier et constater. Par exemple :

- Théo et Nina se promènent. (Ils se promènent ; Théo se promène avec Nina ; Théo et son amie Nina se promènent ; Théo et elle se promènent) :

Écrire à l'ordinateur et constater que celui-ci est piégé par

les « mots-écrans » qui compliquent la vie en orthographe.

- Théo dit que ça lui (ou le ?) fait penser à la liberté (Nina dit que ce cadeau lui plaît, que cette attention la touche...) : Cas difficile de la détection de la différence entre LE qui remplace un nom masculin singulier COD, LA qui remplace un nom féminin singulier COD et LUI qui remplace un nom, masculin ou féminin singulier COI. Sans devoir théoriser, jouer des échanges où les élèves se donnent des objets en disant : Je donne la gomme à Paul, je la lui donne...

- Exercice de transformation en monologue (Pages 16-17 : début) :

« Réécrivez l'histoire avec les mêmes mots mais comme si vous étiez Gégé ».

Je me demande...

Il est intéressant de faire lire leurs productions écrites par quelques élèves pour qu'ils « s'entendent » et s'auto-correctent déjà à l'oral, tout en observant leur écrit pour repérer des contradictions entre graphie et prononciation (comme [é] et [è]).

Poursuivre par une auto-correction en leur fournissant un corrigé écrit.

(voir annexe 2)

...✂ Prolongement

Transformer d'autres textes :

Par exemple, page 8 : Transformer le dialogue avec Tof en discours indirect.

Compétences

Langue française. Reconnaître les pronoms personnels de conjugaison (1621) Parler : Utiliser et identifier les différentes structures : narrative, structure dialoguée [F86] Écrire : Assurer la cohérence d'un texte, employer les facteurs de cohérence : reprise par un pronom [F53]

Annexe 1

Observer le dialogue entre Théo et Nina

1. Et si on jouait à voir ce qu'on dit!?

QUOI!?

Et si on jouait à voir ce qu'on dit!?

2. D'accord, je commence! Si je dessine un oiseau... qu'est-ce que je veux dire?

Oiseau... Mmhh... Oiseau... Ça me fait penser à la LIBERTE!!!

3. OUI, c'est tout à fait ce que je voulais dire! Et si je dessine un volcan!?

Volcan... Mmhh... Volcan... Ça me fait penser à la COLERE!!!

T'es trop fort, Théo

4. À moi, maintenant! Si je dessine un clown... C'est difficile, hein!?

Clown... Mouais... Clown, ça me fait penser au BONHEUR!

5. Waow, t'es forte, toi, Nina, pour voir ce que je veux dire... Et si je dessine un cœur!?

Un cœur? Trop faciiaiiiiiiiile! Un cœur, je vois l'AMOUR!!!

6. Oups, la marée monte... Il est temps de rentrer...

Hi, hi... La mer aussi essaie de voir ce qu'on veut dire...

Annexe 2

Transformer le début de l'histoire de Gégé la Flemme en monologue

Gégé-La-Flemme se demande pourquoi la maîtresse a dit ce matin qu'il lui donnait du fil à retordre, vu qu'il ne se rappelle pas lui en avoir jamais donné à tordre et qu'il est impossible de retordre du fil si on n'en a pas déjà tordu. D'ailleurs il est impossible qu'il lui en ait donné à tordre, encore moins à retordre, parce que du fil, il n'en a jamais sur lui. Et s'il en avait, il ne le donnerait pas, il le vendrait.

Gégé-La-Flemme se Je me demande pourquoi la maîtresse a dit ce matin que je qu'il lui donnait s du fil à retordre, vu que je qu'il ne me se rappelle pas lui en avoir jamais donné à tordre et qu'il est impossible de retordre du fil si on n'en a pas déjà tordu. D'ailleurs il est impossible que je qu'il lui en ait e donné à tordre, encore moins à retordre, parce que du fil, je il n'en ai a jamais sur moi lui. Et si j' s'il en avait s, je il ne le donnerait s pas, je il le vendrait s.

Je me demande pourquoi la maîtresse a dit ce matin que je lui donnais du fil à retordre, vu que je ne me rappelle pas lui en avoir jamais donné à tordre et qu'il est impossible de retordre du fil si on n'en a pas déjà tordu. D'ailleurs il est impossible que je lui en aie donné à tordre, encore moins à retordre, parce que du fil, je n'en ai jamais sur moi. Et si j'en avais, je ne le donnerais pas, je le vendrais.